Ad vitam aeternam

Tous droits réservés
©Estelas Éditions
BP 20, 11800 TRÈBES France

estelas.editions@gmail.com
www.estelaseditions.com

ISBN : 9791093167718
« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

Roger PEYROT

Ad vitam aeternam

Thriller

À l'aube des jours, lorsque s'enfuient les nuits,
Quand s'éveille l'amour fermement épris,
Quand les dieux incertains harcèlent nos corps,
Quand la vie bouillonne mais nous jette le sort,
De vivre pour toujours d'ombres et de remords,
Par la faute sans doute d'un hasard malin,
D'ennui le temps s'écoule et meurt le destin.
Dans les sphères infinies, retranché des jours,
On attend de la vie un geste d'amour.
Pourquoi donner sans recevoir en retour ?
Pourquoi aimer sans que l'on aime vraiment ?
Faut-il voir partir tous nos jeunes printemps,
Pour enfin être libre et crier bien fort,
Que l'amour après tout, caprice du sort,
Fait mourir chaque jour nos cœurs et nos corps ?
Entre une vie sans joie et des heures martyres,
Faut-il croire à la fois chagrins et plaisirs ?
Que les sources profondes jaillissent en émoi,
Que les hommes puissants pour la part du Roi,
Se battent d'orgueil en imposant leur loi.
Jungle bizarre de sentiments et de rêves,
Pour ceux dont l'amour ne connaîtra de trêve,
Que le jour où lassé de vivre et d'efforts,
En un geste suprême et soupir d'abord,
Changeront de ciel pour rejoindre la mort.

À l'aube des jours, lorsque s'ennuie mon âme
Mon cœur d'amour se meurt Ad vitam aeternam.

R.P.

Chapitre 1

Il est six heures du matin, Paris s'éveille doucement et avec le changement d'heure, le soleil commence à poindre et colorer le ciel chargé. Un peu éméchés, deux hommes, sortent du Blue Boy.

— Tu me payes un dernier verre ? demande Alexis.

— Pourquoi pas chez toi ?

— Non, j'habite trop loin, en banlieue. Et toi ?

— Je suis descendu à l'Hôtel de La Ferronnerie, ce n'est pas très loin. Tu es en voiture ?

— Non, je suis venu en train et métro.

— Je t'emmène !

Après environ dix minutes, Kevin ouvre la porte donnant sur une chambre dont la décoration doit dater au moins d'une bonne trentaine d'années, en témoignent le papier peint aux larges motifs vieillis jaunes et marron, le plafonnier pendant avec son abat-jour en papier sale et son ampoule à filament. Les doubles rideaux, dont les couleurs ont sans aucun doute été choisies au hasard, ne sont pas assortis au couvre-lit. C'est sûr, on ne peut se tromper, il ne s'agit pas d'un cinq-étoiles ou d'un palace Parisien !

— C'est pas terrible ! pouffe Alexis en tombant sur le lit toujours défait du matin pendant que Kevin entre dans la petite salle de douche où sont situées également les toilettes.

— Je m'en moque, c'est juste un pied-à-terre quand je viens à Paris. Tu as quel âge, exactement ?

— Je te l'ai dit tout à l'heure, vingt-sept ans.

— Tu fais plus jeune.
— Tu ne fais pas ton âge non plus. Je ne t'aurais jamais donné trente-quatre ans !

Située dans le centre de Paris, la Rue Courtalon est une petite rue, sans commerce, juste cet hôtel guère avenant. Une enseigne verticale illumine la façade. Les volets métalliques de la chambre sont fermés et la fenêtre entrouverte.
— Je peux fermer la fenêtre ? demande Alexis, je n'ai pas très chaud.
— Fais comme chez toi. Allume la lampe de chevet s'il te plaît.

Kevin sort de la douche le corps luisant, encore humide. Il entre dans la chambre et éteint l'ampoule pendante du plafonnier.

◈

Le silence de la nuit fait maintenant place au tumulte de la journée et ce n'est pas la fenêtre à simple vitrage qui insonorise cette chambre d'un autre temps.

Alexis ouvre les yeux, s'étire et entend la douche couler. La porte de la salle de bains n'est pas tout à fait fermée.
— Encore sous la douche ?

Kevin ne répond pas.

Alexis se lève doucement et se dirige vers la fenêtre. Il saisit le portefeuille en cuir noir qui traîne sur la petite table en bois. Il l'ouvre délicatement et en sort un passeport qu'il consulte hâtivement. Il fronce les sourcils, interrogatif. L'eau de la douche continue de couler et pourtant…
— Cela t'intéresse ?

Alexis sursaute et se retourne brusquement.
— Non je…

Kevin, nu et dégoulinant, sa main droite jusque-là dissimulée derrière son dos pointe subitement un automatique muni d'un silencieux en direction d'Alexis. Sans la moindre hésitation il lui tire une balle en plein cœur. Alexis s'effondre lourdement. Sa tête heurte violemment le vieux radiateur en fonte.

Vingt minutes plus tard, Kevin, après avoir méticuleusement nettoyé la chambre, jusqu'à passer les draps sous la douche, pour en faire disparaître l'ADN, quitte discrètement l'hôtel dans lequel il s'était fait enregistrer deux jours plus tôt sous une fausse identité : Kevin Barnes. Il n'oublie pas d'emporter avec lui les papiers d'Alexis, le laissant gisant sur le parquet de cette chambre lugubre, baignant dans son sang, sans vie.

Chapitre 2

Il est plus de deux heures du matin. Fares, après des mois d'écriture, de réflexion, d'angoisse, de nuits sans sommeil, vient d'apposer le point final à la lettre qu'il aura peut-être, un jour, le courage d'envoyer à sa femme.

À l'être que j'aime le plus au monde, à celle qui illumine ma vie même quand je suis dans l'ombre. Depuis un bon moment, j'hésite, puis je remets, puis je me dis à quoi servent les mots s'ils n'ont pas d'écho. Je finis tout de même par coucher sur le papier ceux qui se bousculent à la porte de mon cœur et qui voudraient sortir en criant si fort pour que tu les entendes hurler leur désarroi. Alors les semaines passent, les mois s'écoulent et je ne sais pas si de ton côté, ils défilent avec autant d'ennui que moi ? Pas une journée, pas une minute, sans toi. Tu sais, je te parle souvent de mes enfants, de nos bébés qui me manquent terriblement mais en fin de compte, quand je te vois, mon cœur fond en moi, mes bras voudraient s'arracher et venir s'enrouler autour de toi, te serrer jusqu'à l'étouffement, mes mains te caresser. Je ne parle plus de mes regrets qui me minent et me rongent constamment, non, je préfère penser à la beauté et aux rêves, laisser place à l'imagination et aux voyages merveilleux que l'on pourrait faire tous les deux. Si la tristesse est dans ton cœur et si la tristesse est dans le mien, c'est peut-être parce que nos cœurs sont indissociables, inséparables et que certainement, ils ne peuvent vivre

l'un sans l'autre. Ce que le cerveau dicte est sûrement la raison, l'analyse, le diktat sans passion, mais le cœur lui, nous fait vibrer, nous fait aimer, nous fait s'envoler et rire pour nous rendre tout simplement heureux. Je veux croire au renouveau, croire en l'amour, croire qu'il existe des jours pas encore venus, des jours pleins d'espoir, qui prouvent que l'amour peut renaître si tant est qu'il ne nous ait jamais quittés. Telle une fleur qui ne devait jamais refleurir, il revient encore plus beau, encore plus fort, il s'ouvre à nouveau et fait mentir le temps et fait mentir les gens qui préfèrent jouir du malheur plutôt que de se réjouir du bonheur. Des mots ne sont que des mots bien sûr, mais ils expriment aussi bien les joies immenses que les heures sombres et lorsque l'on s'enfonce dans les abîmes de l'ennui alors ils nous permettent de remonter doucement et parfois de refaire surface avant de sombrer à nouveau dans les souffrances de la solitude, froide comme la glace. Quoi de plus éloigné que l'aube d'un jour nouveau et le crépuscule d'une nuit entamée ? Pourtant, je préfère le second, car il permet de s'évader dans l'inconscient et surtout de ne plus penser. Bien sûr, le soleil c'est la vie, la lumière, la chaleur mais il est réservé aux gens heureux. Je sombre dans la mélancolie de la nuit et m'attache à des souvenirs parfois si petits mais si importants pour moi qu'ils me font rêver et m'évader dans le passé en m'emplissant de toi, me faisant oublier que je suis malheureux. J'aurais pu te rendre plus heureuse et j'aurais dû le faire, de donner ce que tu mérites, un amour pur, un amour puissant qui, jour après jour, n'irait qu'en grandissant. Alors les regrets sont là, bien présents mais ils n'ont d'intérêt cependant que d'inscrire dans ma tête et dans mon cœur les erreurs à ne plus faire, tout ce que je dois effacer pour ne laisser

place qu'à toi. Ne vivre que pour toi et par toi, te donner un amour que nul autre ne pourrait même en rêve échafauder. Je sais que ton cœur est vide en ce moment et qu'il ne sait où aller, il est déçu de tout, de la vie mais lui aussi peut se prendre à rêver. Le mien ne peut le faire, car il affiche complet. Il est rempli de toi et de mes enfants. Je crois que c'est en le privant et en le rendant malheureux, qu'il réalise enfin ce qu'il avait, ce bonheur chaque jour à portée de main mais qu'il a laissé glisser et partir en fumée, un espoir sans lendemain. Alors, aussi paradoxale que cette situation puisse paraître, il ne se désarme pas, ne se flétrit pas concernant son amour et décide pour moi d'aimer et d'aimer encore plus fort jusqu'à m'en faire souffrir et comme pour me punir, l'amour installé en lui grandit et grandit toujours jusqu'à ce que des sanglots puissants m'anéantissent et me mettent à bas. Comment ne pas penser à vous, comment ne pas penser à toi, car chaque seconde qui passe est illuminée de toi. Quoi que je fasse, tout n'est que guerre lasse alors je m'occupe, je remplis le temps mais ce sont mes bras qui bougent. Ma tête, elle, et mon cœur, me dirigent tels des dictateurs car même si en façade un sourire peut être présent, le véritable fond, lui, n'est que néant. Avancer dans ces conditions est plus que difficile et lorsque l'on croit faire un pas en avant en réalité le sur-place est toujours présent et parfois même, on recule. Plus rien ne m'intéresse, plus rien n'a de valeur, tout est secondaire même le nécessaire. Alors, je suis en attente, en attente d'un appel, d'un signe de toi d'un petit geste qui me prouvera que dans un petit coin de toi, tu ne m'oublies pas. Et quand enfin le signe arrive, alors je sursaute et me précipite pour ne pas manquer cet appel qui je sais me réjouira jusqu'au plus profond de moi. Bien entendu quand je pense à toi, c'est aussi à

ce que tu ressens, à ta peine, à ton chagrin, à tes larmes cachées, à ta pudeur non dévoilée. Si ce n'est pas facile pour moi, je sais aussi que pour toi la déception est immense et que ta vie, bien que dense, te semble bien vide et sans intérêt. Les jours passent, le temps passe mais quelque chose nous manque, et même si de ton côté tu ne te l'avoues pas, tu le rejettes et le refuses sûrement, moi je sais ce que c'est le manque de l'autre, pour moi le manque de toi car comment effacer tant d'années de vie commune, de joie de bonheur et de lacunes. Non, c'est impossible, la vie est ainsi faite et la mémoire de notre corps stocke, emmagasine quelque part dans nos données, nos souvenirs, les bons et les mauvais. Parfois il faut lui faire confiance, car elle a tout de même tendance à ne conserver que les bons instants en oubliant ce qui ne lui plaît pas. Alors, quand l'ennui m'inonde, ne pouvant toucher le naturel, d'un geste furtif je me surprends à caresser ton visage en faisant glisser mon doigt sur une photo où tu es belle comme la lumière traversant une goutte d'eau. Je me surprends souvent à te contempler et comme pour te remercier, la nature te rend chaque jour plus belle, plus désirable et même si tes yeux, me regardent différemment, ils ne peuvent cacher une lueur de douceur dans ce vert qui leur va si bien.

Écrire ces quelques mots blottis au fond de mon cœur, ces mots que j'ai besoin de coucher et qui sont peut-être les mots que tu attendais et que j'aurais sûrement dû te dire depuis bien longtemps. Merci pour tout ce que tu m'as donné, pour ton amour, pour ta présence à mes côtés, ton soutien même si parfois je ne l'ai pas mérité. Merci pour tes efforts réconfortants dans les périodes difficiles et les moments durs du passé que nous avons ensemble traversés. La vie ne nous a pas épargnés et toi encore moins, car souvent tu fus

blessée. J'aurais tellement voulu te donner davantage, soigner les blessures de ta jeunesse et tes moments de tristesse. Je t'ai aimée et je t'aime encore, je sais que tu en doutes et tu as sans doute de bonnes raisons mais pour moi il n'y a que toi, toi la mère de mes enfants le fruit de notre amour, dans leurs corps coule notre sang et il a la couleur de l'amour. Maintenant, je n'ai que des regrets, regrets de ne pas avoir lu en toi ta détresse, tes appels au secours et tes mains tendues vers moi. Pourtant j'étais là, mais ne voyais rien, ne comprenais rien, buté sur des certitudes, alors que rien n'aurait dû altérer le lien de notre union, ce lien précieux qu'est celui du mariage et de la femme que tu es, ma femme, celle que Dieu m'a donnée, celle que Dieu m'a confiée et que j'aurais dû chérir et protéger. Quand je te regarde, c'est avec une tendresse infinie, je te trouve toujours aussi jolie, tu es belle dans ton corps mais aussi et surtout dans ton cœur. Tu es une femme, une maman, la mère de nos enfants. Ils sont fous de toi et c'est normal, ils ressentent l'amour que l'on porte en nous, et toi, tu en débordes. Tu respires la douceur et la tendresse et maintenant je ne rêve que de l'inaccessible, de t'atteindre avec mes caresses et laisser mes mains flirter en douceur sur toi, sur ton visage pour le caresser et le sentir frémir sous mes doigts mais ma main ne t'atteint pas et mes gestes restent vains. Ils ne sont que le fruit de mon imagination, du rêve que je voudrais voir se réaliser et qui pourtant ne vient pas. Je suis tellement désolé pour le mal que je t'ai fait pour les fois où j'aurais dû être là à tes côtés quand tu avais besoin de moi, ressentir ta détresse, essuyer tes larmes et les remplacer par des baisers, te serrer dans mes bras, te serrer contre mon cœur et sentir le tien battre et comprendre qu'il ne battait que pour moi. J'aurais dû t'aimer davantage, comme le rêvent toutes les femmes,

t'aimer encore plus fort et te le démontrer, car l'amour dans son cœur devrait toujours s'exprimer, et moi, je ne l'ai pas fait. Ton chagrin et ta tristesse me déchirent, ta souffrance intérieure que je connais et dont je suis la cause, me hante continuellement. Tes nuits sans sommeil, tes moments de doute, tes instants de colère, cette impression de vide et de néant, ce ressentiment et cette analyse négative d'une vie gâchée, tout cela je le porte aussi mais à la différence de toi, je le mérite sûrement alors que toi tu es un ange et c'est uniquement de l'amour que tu aurais dû recevoir et moi, je ne t'en ai pas donné assez. Pourtant, tu es une femme merveilleuse, tu vis pour ta famille, tu travailles sans relâche et tu es sans nul doute courageuse. Toute ta vie n'a été que pour nous, tous tes gestes, tes pensées, toujours dévouée, tu n'as vécu que pour les tiens sans jamais relâcher, sans jamais rechigner. Quel homme ne rêverait d'une femme comme toi, d'une perle si rare qu'elle a toujours fait ma fierté. Tout le bonheur que tu m'as donné c'est au centuple que j'aurais dû te le rendre, c'est au centuple que j'aurais dû t'aimer. La leçon est dure et le cœur est blessé, mais est-il complètement brisé ? De mon côté le chagrin et les regrets sont présents constamment et sont lourds à porter. Pourtant, la flamme ne s'est pas éteinte et les sentiments toujours présents, et paradoxalement, plus je souffre et plus ils grandissent en moi, au point de n'exister que pour toi à chaque instant. Chaque seconde de ma vie tu es là, toujours en moi, et quoi que je fasse, tu m'accompagnes et me suis dans mes rêves et mes pensées. Comment rattraper le temps ? Est-il réellement trop tard ? Pourrait-on laisser passer un moment et voir ? Tes matins endormis me manquent. À l'aube, déjà éveillé, souvent je te regardais dormir. Toujours le front soucieux et tes lèvres boudeuses qui me faisaient

sourire. C'est là que je m'aperçois combien tes enfants te ressemblent, ils ont tout de toi, nous étions si bien ensemble. Pourquoi te dire ces mots si tardivement, pourquoi les exprimer maintenant ? Je ne sais pas, c'est sûrement la peur de vivre sans toi et rien que d'y penser, cela m'est insupportable. Pourtant, c'est ce que l'on subit depuis un temps et cela me pèse si lourdement que chaque instant vécu sans toi est une souffrance insurmontable. Alors, je remplis ma vie et je comble les heures comme je peux, je fais passer les jours comme des fleuves tumultueux, chaque heure est si pleine qu'elle pourrait compter pour deux, afin de ne plus penser, ne plus ressasser, ne pas tomber en dépression. Je suis conscient que c'est aussi pour toi une épreuve dont tu te serais bien passée, que de ton côté aussi il y a des heures lourdes à supporter où tout fout le camp, même notre imagination. Mais comment oublier le passé, comment oublier la vie, comment oublier notre vie ? Quand l'apaisement revient, reviennent aussi les lueurs, les rêvent réels, pas ceux imaginés, ceux que l'on a vraiment vécus et qui nous ont rendus si heureux. Car en réalité, les bons moments il y en a eu, ces cris de bonheur, ces rires et ces fous rires, ces instants de tendresse, de câlins avec nos enfants. Alors, il faut tout stopper et laisser notre cerveau vagabonder, le laisser voyager dans le temps afin qu'il fasse ressurgir à son gré ces souvenirs magiques mais tellement présents. Je voudrais tant vieillir à tes côtés, être présent pour les jours d'adversité, rester ton mari, ton ami et ton compagnon pour l'éternité. Malheureusement aujourd'hui, l'ennui me gagne et je comprends que vivre sans toi est une épreuve insurmontable. Je ne veux pas que tu aies de regrets, car les regrets doivent être de mon côté. La douleur est pour mon cœur, il faut que tu protèges le tien. Une chose cependant me ras-

sure, rien n'est définitif, sauf la mort et encore, il y a toujours et j'en suis sûr, l'espérance et peut-être un chemin tracé. Je vis dans l'espoir de voir naître à nouveau une étincelle au fond de tes yeux qui serait l'aube de jours nouveaux, de moments heureux, écrits pour l'éternité. Pourquoi attendre ces matins délicieux ? Ton cœur ne peut-il revivre et bondir comme un sot en illuminant ton regard et faire pétiller tes yeux ? Je veux y lire à nouveau et me plonger en eux, percevoir cette douceur, cette tendresse que tu peux donner sans compter si tu le veux, si tu laisses aller ta véritable nature, celle qui donne, celle qui envoûte et qui génère autour d'elle une aura délicieuse et pure, celle qui danse une danse lascive comme ces danseuses à voiles qui dans une douce lumière nous transportent en aurores boréales. L'amour est si fort, l'amour est si puissant, ne devrait-il pas de tous les maux nous guérir ? Pourquoi ne pas nous donner de la joie plutôt que nous faire souffrir au point parfois d'en mourir ? Alors oui les mots ne sont que des mots, alignés sur une page blanche pour coucher en prose des phrases qui sortent du cœur et retombent en pluie de pétales de roses.

À celle que je veux reconquérir.

Je t'aime à en mourir

Chapitre 3

Quand la sonnerie de son portable retentit :
— Putain, il est déjà 6 heures !

Fares soupire puis se lève en repoussant la couette de son lit, qui n'a sûrement pas été changée depuis des lustres à en juger par la couleur de la housse. Comme d'habitude son 38 est resté sur la table de nuit. Tant bien que mal, la tête enfarinée, il se dirige vers de la salle de bains. Son miroir ne lui fait pas de cadeau, il lui renvoie son visage marqué, encore endormi. Passant la main dans sa barbe plus que naissante, il la gratte et hésite :
— Bof, elle restera comme ça, de toute façon je n'ai plus le temps, la douche, ce sera pour ce soir.

Il passe aux toilettes puis saute dans un slip qui traîne là par hasard sur le fauteuil, et réfléchit :
— Chaussettes, chaussettes… Ah ! fait-il en constatant qu'il ne les avait pas retirées !

Il passe son jean, un tee-shirt col V délavé puis il enfile ses vieilles boots dont il ne noue jamais les lacets, met son holster sur le côté, y place son arme et ça ira bien pour la journée. De toute façon les efforts vestimentaires ne sont pas son truc et chaque jour, à un ou deux détails près, Fares est toujours habillé à l'identique.

Quand il sort de son petit immeuble en briquettes rouges et fenêtres en acier, très certainement des anciens ateliers transformés en loft, la lourde porte métallique noircie et rouillée, poussée par un groom, claque dans la rue encore endormie. Le ciel entre noir et gris ne présage rien de bon, pas une belle journée en perspective. Le

froid le saisit. Il lève machinalement le col de son antique veste mi-longue en cuir vieilli puis remonte à pied cette petite rue sombre, juste éclairée par la lumière jaunâtre et blafarde d'un lampadaire fatigué. C'est dans cette ancienne zone industrielle d'une petite ville de banlieue que vit Fares depuis deux ans déjà. Il s'est installé ici quand sa femme l'a quitté avec enfants et bagages. Depuis, sa vie n'est plus qu'une succession de jours, rythmés uniquement par son boulot d'enquêteur, Lieutenant au sein de la police, à la Brigade Criminelle de Paris.

Ce grand gaillard d'un mètre quatre-vingt-six est né à Beyrouth au Liban, il y a quarante-trois ans. D'une intelligence largement au-dessus de la moyenne, il aime lire et écrire la nuit. Avec une Licence de Lettres Modernes en poche, il sort de la faculté des lettres de Paris Sorbonne puis, par un concours de circonstances, entre dans la police. Il ne la quittera plus. C'est un personnage énigmatique et néophile, il aime jouer avec sa personnalité à double face. Parfois renfermé, mélancolique, parfois expansif, il est aussi bourru, ironique, limite insolent mais toujours avec un certain sens de l'humour qui lui va bien. Il peut tout dire, tout faire, on lui pardonne tout. Il n'est pas spécialement beau, non, mais il se dégage de lui quelque chose de particulier, comment dire ? Sa tignasse épaisse et brune, coiffée en arrière, son visage coupé à la serpe, sa barbe noire qui par endroits commence à blanchir, son grand nez pointu, ses yeux noirs de cocker malheureux, tout cela lui donne un certain air triste qui, cependant, dégage un indéniable charme doublé par la douceur de son regard attirant, auquel la gent féminine ne reste pas insensible. Mais lui, il s'en moque.

Il rejoint sa voiture, une vieille Saab, gris métallisé, garée à quelques pas de là, plie sa carcasse pour entrer et démarre.

Chapitre 4

— Tiens voilà Fares, les mecs ! Inutile de te demander si tu as bien dormi ?
— Ta gueule Jordan, dit-il presque d'une voix calme en posant ses clés sur son bureau. Cesse tes avanies !
— Ava quoi ? Fais pas la tête, je blague ! Il faut que j'te parle.
Joan s'approche de Fares :
— Tu vas bien ? Tu veux un café ?
— Oui.
Il retire sa veste et la pose sur le dossier :
— Oui pour « je vais bien » ou oui pour le café ?
— Pour les deux, je te remercie. Excuse-moi, je suis un peu cassé ce matin.
— Oui bah comme tous les matins, rétorque Joan avec un sourire en coin.

Dans cette grande pièce de la Brigade Criminelle du 36 Quai des Orfèvres, couleur beige et kaki, les bureaux sont installés face à face, deux par deux. Celui de Fares, situé un peu en retrait, près d'une fenêtre aux stores vénitiens brinquebalants, est collé à celui de Joan. Ils font équipe depuis plusieurs mois maintenant. Inutile de chercher la place de Fares. D'un côté les dossiers s'entassent dans un incroyable fatras comme s'ils avaient été jetés là en attendant l'espoir qu'un jour ils soient ouverts et de l'autre, un ordi, écran plat rutilant, des stylos alignés à la perfection, les dossiers montés les uns sur les autres au carré comme à l'armée, devant des cadres de photos. C'est bien d'ailleurs la seule chose

identique à ces deux bureaux car Fares aussi a un cadre posé devant lui et gare à celui qui oserait ne serait-ce que poser les doigts dessus. Il peut de cette façon jeter un œil sur sa femme et ses gamins en ayant l'impression qu'il les surveille et les protège même si tout ceci n'est qu'un rêve car en réalité, il ne les a pas vus depuis bien longtemps, et il en crève, il en crève littéralement.

— Voilà ton café.

— Merci Joan.

— De rien. Ils ont refilé l'affaire de l'Hôtel de La Ferronnerie à Jordan et à Franck, ils pensent que tu n'es pas dans ton assiette depuis un certain temps et que ça traîne trop.

— Ah oui ? Et tu sais ça depuis combien de temps ?

— Ce matin, c'est une décision du Commissaire Varin, qui a chargé le Commandant Dubreuil de te le dire mais comme tu n'étais pas encore arrivé à 7 heures, il a directement refilé l'affaire à Jordan. D'ailleurs Dubreuil veut te voir.

— La journée commence bien ! C'est pour ça que Jordan veut me parler ?

— Je suis désolée. Tu sais que Jordan n'y est pour rien. Il ne faut pas que tu lui en veuilles. Il fanfaronne toujours mais là, ça ne lui plaît pas, il a l'impression de t'avoir planté un couteau dans le dos.

Fares avale son café puis se dirige vers le couloir kaki, décidément le décorateur était sûrement nostalgique de son passage dans l'armée, couloir kaki donc où se situe, parmi les bureaux en enfilade, celui du Commandant Dubreuil. En contournant le bureau de Jordan accolé à celui de son binôme Franck.

— J'ai un truc à te dire, Fares.

— Je sais Jordan, Joan m'a prévenu, t'inquiète. Salut Franck !

Tout en continuant de marcher :

— Prends le dossier sur mon bureau. Si tu ne le trouves pas, demande à Joan, elle va te le refiler. On se voit tout à l'heure.

Jordan Ackermann, c'est son nom, parut comme soulagé de la réaction de Fares. Il appréhendait sûrement quelque chose de plus… explosif, bien qu'il ne fût pour rien dans cette décision. La quarantaine bien sonnée, entré dans la police comme gardien de la paix, et plusieurs concours plus tard, il écume maintenant les couloirs de la Crime où il a été muté il y a plus de dix ans. Il aime son métier même si, comme il le dit souvent, on en voit de toutes les couleurs. C'est un personnage jovial, bon épicurien qui aime la vie et a parfois du mal à supporter la mort à laquelle il est fréquemment confronté. Avec son mètre soixante-quinze, sa barbe naissante, le cheveu grisonnant épais et la raie sur le côté, son aspect trapu n'empêche pas un petit air de premier de la classe. Il n'en est pas moins sportif et ne manque jamais les entraînements. Blagueur et champion de la mise en boîte, sans mauvais jeu de mots, c'est un bon collègue sur lequel on peut compter.

— Joan, passe-moi l'Hôtel de La Ferronnerie, il doit traîner sur son bureau.

— Prends-le.

— Tu as vu le bazar ? Je n'ai pas envie de tout foutre en l'air et de me faire tuer, d'autant qu'à mon avis, il ne va pas être de bonne humeur quand il va rappliquer de chez Dubreuil !

— C'est la grosse pochette bleue, là, à gauche.

◈

— Asseyez-vous Fares. Je vous ai retiré le dossier de l'Hôtel de La Ferronnerie.

— Je suis au courant, Joan me l'a dit.
— Comme vous n'étiez pas à l'heure au débrief de ce matin, je lui avais demandé de le faire. Je connais votre situation Fares, et je sais que vous avez traversé des moments difficiles. Je sais aussi que vous êtes un bon flic mais il va falloir vous reprendre. Vite, j'ai des comptes à rendre et les dossiers commencent à s'accumuler sur les bureaux. D'ailleurs en parlant du vôtre…
— Oui, je sais.
— Je veux bien vous aider Fares mais il va falloir y mettre du vôtre, aussi.

Joan vous donne un coup de main, seulement elle ne peut pas tout faire non plus, alors secouez-vous. Entre parenthèses, ce n'est pas elle qui est venue se plaindre. J'ai des yeux, si vous voyez ce que je veux dire.

Le téléphone sur le bureau retentit :
— Commandant Dubreuil !

Le commandant prend subitement un air grave, il commence à prendre des notes sur un bloc devant lui. La voix à l'autre bout de la ligne ne s'interrompt pas. Durant plusieurs minutes, il écoute les détails en notant sans dire un mot, puis :
— Bon, c'est OK, j'envoie du monde.
— Grave ?
— Une jeune femme a été retrouvée morte dans le Parc Monceau dans le 8e. Elle est habillée en robe de mariée. Il paraît que ce n'est pas beau à voir.
— Mariée ? Et dans le Parc Monceau ? Comment c'est possible, c'est hyperfréquenté là-bas ! ?

Fares réfléchit un instant :
— S'il vous plaît Commandant, faites-moi confiance, confiez-moi cette affaire. Je vous jure que je vais me reprendre. Laissez-moi y aller avec Joan. Je bloquais un

peu sur Ferronnerie mais là, une jeune mariée, je vous le demande, j'ai besoin d'une enquête comme celle-là.
— Vous êtes quand même gonflé, vous allez bientôt choisir vos affaires, celle-là, je prends, celle-là, je la laisse aux autres !
— Vous savez que je suis un bon flic, vous ne le regretterez pas. Allez…

Dubreuil pousse un profond soupir en tapotant nerveusement avec son doigt sur la souris de son ordinateur :
— Bon, allez-y. Mais discrètement avec Joan, et pour l'instant, n'en parlez pas aux autres, je n'ai pas envie de passer pour une girouette. Vous me tenez au courant. Le Procureur est prévenu ainsi que la scientifique et le légiste. Les pompiers sont sur place.
— J'espère qu'ils n'ont pas saccagé la scène de crime.
— Bon GO Fares. Je vous préviens, c'est la dernière fois que je vous couvre, alors bougez-vous.

De retour à son bureau, Fares ne s'assoit pas. En tournant le dos à ses collègues de façon à ce qu'ils ne le voient pas parler, il s'adresse à Joan discrètement :
— Je vais sortir l'air de rien. Dans deux minutes, tu sors aussi, prends tes affaires, sois discrète et rejoins-moi à la bagnole. Tu ne poses pas de questions.

Chapitre 5

Joan s'engouffre dans la voiture qui démarre en trombe, gyrophare allumé et sirène hurlante :
— Tu vas me dire ce qui se passe ?
— Pendant que Dubreuil me passait un savon, le téléphone a sonné. On a une nouvelle affaire.
— C'est n'importe quoi, il t'en retire une et t'en donne une autre cinq minutes plus tard ?
— Oui bon, je l'ai un peu… supplié. Pour le moment il ne veut pas que les autres le sachent.
— Tu m'étonnes ! C'est quoi cette affaire ?
— Meurtre dans le huitième. Une jeune femme en robe de mariée et tiens-toi bien, en plein Parc Monceau. Il y a déjà du monde sur place.
— Une mariée ? On aura tout eu !

Une bonne douzaine de minutes plus tard, la voiture banalisée emprunte l'Avenue Vélasquez et entre dans le parc par l'Allée de la Comtesse de Ségur, quand un policier leur fait signe de loin afin de leur indiquer la direction. Fares tourne à droite et arrive près du petit plan d'eau. Il stoppe la voiture à côté d'autres véhicules de secours déjà sur place dont celui du Samu, des pompiers appelés par des témoins, et bien entendu, plusieurs voitures de police, dont celle de la Scientifique. Avec Joan, ils traversent la pelouse rapidement tout en mettant leur brassard Police. À leur arrivée sur la scène, des ruba-

lises[1] jaunes, ont déjà été tendus, entourant tout un bosquet derrière des bancs. Un gardien de la paix fait le planton afin d'éloigner tous les curieux. Joan et Fares passent sous le cordon en montrant leurs insignes. Les pompiers et le Samu commencent à quitter les lieux n'ayant plus rien à faire sur place. Le médecin légiste, arrivé entre-temps, est accroupi à côté de la victime tandis que deux enquêteurs de la scientifique sont déjà au travail, vêtus d'une combinaison en papier tissus blanc, d'une charlotte sous une capuche, d'un masque et de protège chaussures. Ils portent chacun des lunettes en plexiglas.

— Bonjour, Lieutenant Khazen mais appelez-moi Fares et le Lieutenant Joan Letourneur, Criminelle.

— Bonjour, appelez-moi Joan, ça sera plus simple.

— Docteur Patrick Ortega, légiste. Ce n'est pas beau à voir comme vous pouvez le constater. Les yeux sont enfoncés dans leurs cavités comme si le tueur avait appuyé dessus de toutes ses forces avec ses pouces. Ce n'est pas facile de voir s'il y a des pétéchies[2] oculaires mais il y a des traces autour du cou, ici et là. À mon avis, elle a été étranglée et c'est peut-être la cause du décès, mais je n'en suis pas certain car elle n'a pas la couleur de peau d'une mort par étouffement. Quant aux yeux, ils ont sûrement été enfoncés post mortem, enfin, je l'espère pour elle. Il y a également un coup porté en plein cœur par une lame, ce qui explique la présence de sang sur la

[1] Ruban de signalisation permettant de délimiter une zone de chantier, d'accident, une scène de crime.

[2] **Pétéchie** : Petite lésion rouge vif ou bleutée de la peau ou des muqueuses, caractéristique du purpura.
Purpura : Affection caractérisée par l'apparition sur la peau de taches rouges dues au passage de globules rouges dans le derme.

robe. Je n'ai pas encore la chronologie des évènements. J'ai découvert cette petite trace dans le cou aussi, c'est sûrement une seringue. L'autopsie nous en dira davantage. Je pense qu'elle n'a pas été tuée ici, elle a été déposée.

— Mais comment est-ce possible ? Vous avez vu le monde dans ce parc ? constate Fares.

— Oui, à cette heure de la matinée, mais on est au mois de novembre et le parc ferme à 21 heures. Par ce froid, à l'heure de la fermeture, enfin si c'est à ce moment que le corps a été déposé, il ne doit plus y avoir grand monde qui traîne ici la nuit tombée, à part quelques joggers peut-être. Et d'après mes premières constatations, vu la rigidité de la victime, il y a de grandes chances que le corps ait été déposé ici hier soir.

— Tu veux bien noter Joan : enquête de voisinage, là-bas il y a des immeubles, peut-être que quelqu'un a vu quelque chose ? Ce soir on reviendra, et on essayera d'interroger les joggers, ce doit être toujours les mêmes à mon avis. On viendra avec Jordan et Franck.

— OK, fit Joan, mais, et la famille ? Elle porte encore sa robe de mariée et personne ne s'inquiète de sa disparition ? C'est bizarre non ?

— Rien ne nous dit que c'était le jour de son mariage fait justement remarquer le légiste. C'est peut-être une mise en scène.

Subitement Joan se penche sur le corps et observe la main gauche de la jeune femme en passant délicatement la sienne en dessous.

— Tu ne remarques pas quelque chose ?

— Elle n'a pas d'alliance, ni de bague de fiançailles constate Fares.

— Exact, et une jeune mariée sans bagues ? Impossible ! Elles ont été soit volées, soit retirées pour ne pas que

l'on remonte jusqu'au bijoutier. Ou le tueur les a gardées comme fétiches ou elle les a vraiment enlevées elle-même si elle a découvert, par exemple, que son mari ou futur mari n'était pas celui qu'elle croyait.

Le docteur Ortega écarquille les yeux avec un air interrogatif :

— Elle est toujours comme ça ?

Fares esquisse un sourire :

— Oui et encore, elle n'est pas dans ses grands jours !

Joan contemple alors la robe :

— Tu as vu, elle porte des collants en dentelle et encore ses chaussures de mariée.

— Regarde si elle a sa jarretelle ?

— Bonne idée. Je peux docteur ?

— Oui allez-y.

Joan, les mains revêtues de gants, soulève la robe délicatement :

— Non, la jarretelle n'est plus là ! Ça me fait quand même frémir, rien que de penser qu'elle a été enlevée le jour de son mariage.

— Nous sommes lundi matin ajouta Fares. Docteur, il nous faut ABSOLUMENT l'heure exacte de la mort. Le mariage a probablement eu lieu samedi soir et si je suis votre avis, elle a été déposée ici, hier soir, dimanche. Dès que l'on rentre au bureau il faudra regarder s'il y a eu une main courante ou une plainte de déposée pour disparition ou grave problème dans un mariage dans tous les commissariats de Paris.

Joan s'avance vers les deux enquêteurs de la scientifique :

— Vous avez remarqué quelque chose qui pourrait nous aider ?

— Pas de traces de pas, il fait froid, le soir le sol devient humide. Regardez là, ça vous fait penser à quoi ?

— Fares, viens voir ! Regarde ça

Fares se baisse :

— C'est drôle, on dirait une trace de roue mais… une seule roue, c'est bizarre ! Putain ! Une brouette !

Un des deux inspecteurs ajoute, en remuant la tête de haut en bas en signe d'approbation :

— C'est exactement ce que nous pensions mais cela fait poser tout de même un certain nombre de questions. Vous vous voyez traverser le parc avec une brouette transportant une mariée ensanglantée et morte qui plus est ?

— Pas vraiment. Sinon vous en avez encore pour long-temps ?

— Nous terminons nos investigations et les photos mais vous pouvez y aller.

— Bon OK. Quand vous aurez fini, vous pourrez faire transporter le corps à l'institut. On se tient informés, ajoute Fares. Nous envoyons un rapport au Procureur.

Chapitre 6

— S'il vous plaît, lance Jordan, Brigade Criminelle. Vous courez ici tous les soirs ?
— Oui, pourquoi ? Vous êtes au courant du meurtre qui a eu lieu dans le parc ?
— Oui, j'en ai entendu parler, pourquoi ? répond le jogger en sautillant sur place.
— Nous pensons que cela a eu lieu environ à cette heure hier soir dimanche et voulions savoir si vous n'aviez rien remarqué d'anormal ?
— Non, rien, quand je cours, j'écoute en même temps de la musique et je ne fais pas trop attention.
Fares et Joan parcourent les allées obscures en sable tassé, stoppant le moindre jogger mais les réponses semblent toutes sorties de la même imprimante réglée sur copier-coller :
— S'il vous plaît… Vous êtes de la police ? Demande un homme en costume et manteau, très élégant, d'une bonne soixantaine d'années.
— Oui, Lieutenant Khazen, pourquoi ?
— Je vous ai vu interroger tous les joggers ; je suppose que ça concerne le meurtre ?
— Perspicace ! Vous avez vu quelque chose ?
Très chic et avec l'accent des beaux quartiers il répond :
— Je pense que oui. Vous savez, toutes les choses vous paraissent normales ou anodines jusqu'à ce qu'un événement ou une nouvelle vous interpellent. Ça ne vous est jamais arrivé ? pose-t-il en regardant au loin d'un air détaché avec moult gestes de la main. C'est vrai, parfois

on ne fait pas attention et en réalité, devant vos yeux, vous regardez un incident qui, sur le coup, vous laisse indifférent. Puis, à la venue d'une information, hop, vous avez un déclic et…
— Vous pourriez en venir au fait, s'il vous plaît ? lance Joan sur un ton légèrement impatient.
— Oui, excusez-moi. Je suis bavard. Je faisais ma petite promenade hier soir, comme tous les soirs après dîner et vers vingt heures quarante, vingt heures quarante-cinq, j'ai vu une camionnette blanche garée à côté du bosquet où l'on a trouvé le corps.
— Une camionnette ? fait Fares étonné.
— Oui, comme je vous disais tout à l'heure, sur le coup on ne fait pas attention, bien que voir un jardinier travailler à cette heure tardive soit quand même inhabituel, vous avouerez, non ? Mais bon !
— Vous êtes sûr qu'il travaillait ?
— Écoutez mon jeune ami, un homme qui ratisse, habillé en jardinier, je ne sais pas chez vous mais chez moi cela s'appelle travailler.
— Dans la pénombre à presque vingt et une heures ? Vous rappelez-vous si les portes arrière de la camionnette étaient ouvertes ?
— Drôle de question, attendez que je réfléchisse… Non, je ne pense pas, je suis pratiquement sûr qu'elles étaient fermées. Oui fermées.
— Merci beaucoup pour votre témoignage. Je vais prendre vos coordonnées, continue Fares, et voici ma carte à la Brigade, si autre chose vous revenait, surtout n'hésitez pas à nous appeler.

Joan tend également la sienne :
— Ah oui, pouvez-vous me donner une autre de vos cartes, Lieutenant ?

Fares, un peu étonné, lui tend une seconde carte tandis que l'homme sort un très beau stylo à plume en laque noire de sa poche, en retire le capuchon délicatement, saisit la carte puis écrit au dos quelque chose :

— Voilà ! Bientôt soixante-dix ans mais toujours bon pied, et surtout bon œil, dit-il en rendant la carte à son propriétaire avec un léger sourire au coin des lèvres.

Fares reprend sa carte :

— Nom d'un chien, vous êtes incroyable, vous !

— Hé ! lance-t-il d'un air goguenard tout en s'éloignant.

— Montre, dit Joan. Non ? ! Le numéro d'immatriculation, j'le crois pas ! Il est génial ce monsieur, et sympa en plus. Au fait, pourquoi tu lui as demandé si les portes de la camionnette étaient fermées ? Je n'ai pas trop compris.

— Quand on travaille juste à côté de sa camionnette, en général on laisse les portes arrière ouvertes pour prendre des outils ou les ranger, pour avoir tout sous la main. À cette heure, ce mec ne travaillait pas, je te parie qu'il attendait que le parc se vide et faisait semblant de ratisser en surveillant les environs et si les portes étaient fermées c'est qu'il avait quelque chose à dissimuler à l'intérieur.

— Le corps d'une mariée ! coupe Joan, et je suis sûre que parmi les ustensiles, il y avait une brouette pour lui éviter de traîner le corps sur la pelouse.

— Ne nous réjouissons pas de trop, c'était sûrement un véhicule volé ou loué sous un faux nom.

— Arrête d'être défaitiste, on a au moins un début de piste !

Chapitre 7

Dans la voiture de service. Minuit et demi.

— Franchement, t'es chiant, Jordan ! Pourquoi tu veux que je vienne avec toi ?

— Écoute Fares, je récupère déjà ton affaire parce que tu n'as rien foutu dessus ou pas grand-chose, alors tu peux bien me rendre ce petit service, merde ! Je n'ai pas envie d'y aller tout seul, voilà ! Tu peux le comprendre ? Quand lundi tu m'as demandé de venir avec toi au Parc Monceau à 21 heures, j'ai hésité moi, alors que c'est bien à toi que Dubreuil a refilé l'affaire ?

— Oui mais là c'est différent, c'est pour ça que je bloquais sur la Ferronnerie.

— T'es homophobe ou quoi ? Je pense que tu mélanges tes problèmes perso et la vraie vie, la vie de tous les jours, ton boulot, t'entends, ton boulot ! Il va peut-être falloir que tu te reconnectes à la réalité, mon pote. Sinon tu vas sombrer. La vie en rose, dans notre métier, ça n'existe pas ! Alors oui ta femme t'a quitté, oui t'es toujours amoureux, oui tu en crèves.

— Ta gueule, Jordan !

— Ah bah voilà ! Ça, c'est le Fares que je connais ! Un p'tit bisou ?

— Arrête tes conneries ! fait-il en le repoussant du bras même s'il n'avait pas bougé. Gare-toi ici, on est presque arrivé. On va terminer à pied.

Jordan gare la voiture et arrête le moteur.

— T'es quand même sympa d'être venu, je dois t'avouer que c'est le genre d'endroit qui me fout mal à l'aise, moi aussi.

◈

Dans une ambiance un peu glauque et lumières tamisées, Jordan et Fares déambulent dans la boîte de nuit en se faufilant dans cette foule bigarrée et gay. La musique est aussi exubérante que les danseurs, presque hystériques pour certains et plutôt lascifs pour d'autres. À moitié dénudé dans une chaleur moite, on s'embrasse à pleine bouche de tous les côtés dans une lumière blafarde et les coins sombres. Avec ses murs et ses plafonds voûtés en pierre de calcaire, ses spots à éclairage indirect des fauteuils en velours pourpre et des banquettes en simili noir, le décor n'était guère recherché. Il n'aurait pas été difficile de faire mieux et c'est presque dommage de ne pas mettre en valeur cette architecture Vieux Paris. C'est dans cette ambiance un peu glauque que Fares et Jordan avancent comme ils peuvent. Après un long parcours du combattant, Fares se hisse au niveau du bar suivi de près par son coéquipier.

— Vous buvez quoi les garçons ? demande le barman trentenaire en essuyant le comptoir en inox avec un chiffon humide.

— Un jus de mémoire, balance Jordan. Brigade Criminelle. Regardez cette photo et dites-nous si ça vous rappelle quelqu'un ?

Presque aussitôt, sans avoir jeté le moindre regard :

— Non personne !

— Hé ! Il vous a demandé de regarder, alors REGARDEZ ! est obligé de hurler Fares énervé tant la musique est forte.

Le barman se penche cette fois sur la photo et l'observe attentivement. Il semble maintenant troublé et pour cause, il reconnaît instantanément cette gueule d'ange à la tignasse bouclée, couleur blond foncé et barbe courte parfaitement taillée.

— Pourquoi il a les yeux fermés ? On dirait qu'il est…

— Il est ! confirme Jordan.

Un peu déstabilisé le barman reprend :

— Oui, il est déjà venu plusieurs fois.

— Vous connaissez son nom s'enquiert Fares ?

— Vous croyez que je demande le nom de tous ceux qui viennent ici ? Vous rigolez ou quoi ?

Jordan interroge :

— Pourtant, lui, vous le reconnaissez malgré la foule qu'il y a dans cette boîte, c'est un peu bizarre non ?

— Pourquoi ? Ce mec est supercanon, il m'a tapé dans l'œil c'est tout ! Vous ne le trouvez pas canon, vous ?

— C'est pas mon genre ! Et canon, il l'est nettement moins maintenant. On l'a retrouvé, l'arrière du crâne défoncé.

— Oh mon Dieu, qui lui a fait ça ?

— Si on le savait, vous pensez vraiment que l'on viendrait s'encanailler ici ? continue de hurler Jordan pour se faire entendre. Alors ?

Visiblement perturbé :

— Il s'appelait Alexis, on a échangé quelques mots la dernière fois qu'il est venu mais que des banalités, il était détendu. J'ai essayé de choper son numéro mais en vain. C'est tout !

— Il venait seul ?

— En général. Mais la dernière fois que je l'ai vu, il est reparti avec un mec et ça m'a foutu un peu les boules !

— Ça remonte à quand ?

— Je ne sais pas, un peu plus d'un mois, un mois et demi peut-être !
— Cela correspond à la date du meurtre ! Vous connaissez le mec avec qui il est parti ?
— Non, il vient de temps en temps, rarement, rien de spécial.

Mal à l'aise, Fares ne cesse de scruter tous les coins de cette boîte, l'air inquiet, détectant le moindre regard qui se pose sur lui. Il a tout de même réussi à hisser sa grande carcasse sur un des tabourets du bar quand un inconnu s'approche.
— Je peux vous payer un verre ?
— Pourquoi tu me paierais un verre, on se connaît ?
— Oui, tu es celui qui vient hanter toutes mes nuits. Depuis des mois je t'attends. Ne me dis pas que celui-là, c'est ton copain dit-il en désignant Jordan, tu mérites mieux que ça ! Au fait, on m'appelle *Phénoménale* !
— Et moi *Blennorragie* ! Et si, c'est mon pote mais pas au sens où tu l'entends, fait Fares en dégainant son insigne. Tu veux bien aller respirer ailleurs, tu me pompes déjà l'air et c'est pas bon pour c'que j'ai !
— Pauvre mec ! Flic tu es, flic tu resteras !
— Après cet aimable intermède, vous buvez quoi demande le barman ? C'est la maison qui offre !
— Rien merci, nous sommes en ser…
— Un whisky, coupe Fares, sans glace !

Jordan étonné se retourne vers son coéquipier puis, après tout, l'idée semble le séduire :
— OK, deux. Tu es sûr de toi Fares ?
— Oui, maintenant qu'on est là, autant rester un peu, même si je ne me sens pas tout à fait à l'aise.

Le barman dispose les verres face aux deux lieutenants et fait couler le liquide à ras :

— Voilà vos deux whiskys les garçons. Si vous voulez aller danser, je vous garde vos consommations.

Le regard noir de Fares a tôt fait de lui faire comprendre que sa proposition est quelque peu déplacée :

— Oh là là ! Je n'ai rien dit ! acquiesce-t-il en retournant servir d'autres clients.

— Oui, ça vaut mieux !

Il se tortille sur deux trois mètres puis, réfléchissant, stoppe, fait demi-tour et revient à la charge, nettement plus déluré :

— Une question me taraude les mecs, vous avez vu, j'ai du vocabulaire ! Comme on se connaît maintenant, vous pouvez m'appeler Henri.

Puis subitement il se met à chanter une chanson très célèbre en gesticulant comme un malade :

— J'me présente, je m'appelle Henri, j'voudrais bien réussir ma vie, être aimé-é, être beau gagner de l'argent, puis surtout être intelligent…

— Oui bah c'est pas demain la veille, alors accouche ! lance Fares désabusé.

— Ah les pisse-vinaigre ! Vous avez le don de tout gâcher. J'essaie de détendre l'atmosphère. Bon, vous voulez bien me dire comment vous avez fait le lien entre un cadavre dont vous ne connaissez même pas le nom et cette boîte ?

— Tu m'épates Henri, tu marques un point ! Tiens, ressers-nous un Whisky, fait Fares en tendant son verre.

— J'vous ai proposé un whisky, pas la recette de la soirée non plus ! Un deuxième OK, mais après, vous casquez ! C'est à vous d'accoucher maintenant.

Une fois son verre à nouveau rempli, Jordan explique :

— Il n'avait pas de papier sur lui mais un tampon sur la main. Il nous a fallu du temps.

— Il M'A fallu du temps !
— On s'en fout Fares, il nous a fallu du temps pour remonter jusqu'au Blue Boy et c'est par un concours de circonstances que nous y sommes arrivés.
— On peut savoir lequel ?
— C'est un collègue qui l'a reconnu en passant à côté du bureau de Fares, avoue Jordan, la photo traînait sur le dossier.

Henri comprend instantanément, et, avec une mine plus que réjouie :
— NON ! ? Ne me dites pas que j'ai des clients dans la police ?
— Tu ne pouvais pas la boucler ? lance Fares dont le second verre, sûrement par miracle, est déjà vidé.

Sans hésiter l'ombre d'une seconde, Henri saisit la bouteille de whisky et refait le plein, trop impatient d'entendre la suite.

Fares continue :
— On a d'abord pensé à une histoire de drogue mais les analyses de sang indiquent qu'il ne se droguait pas.
— Il aurait pu dealer ? suggère Henri.
— On y a pensé et c'est une piste qui n'est pas écartée. Pour le moment, maintenant que l'on connaît un peu ses fréquentations, on pense plutôt à une histoire sentimentale qui aurait mal tourné, surtout vu son physique, il ne devait pas laisser indifférent.
— Ah, vous comprenez maintenant pourquoi je l'avais remarqué !

Fares rétorque :
— Oui mais pas pour les mêmes raisons que toi. Nous, c'est pour un meurtre, avec une balle en plein cœur et l'arrière du crâne fracassé. Pourquoi ? On n'en sait rien encore. La seule chose que l'on sait, c'est qu'il fréquen-

tait cette boîte, alors si tu avais une ou deux infos, on est preneurs.
Le second barman s'approche :
— Tu pourrais me filer un coup de main s'il te plaît, je suis complètement débordé.
— J'arrive ! Bon, je vous laisse les mecs, dit-il en remplissant à ras une quatrième fois les verres dont la troisième version était déjà sirotée. Cadeau de la maison ! Revenez quand vous voulez, surtout toi le beau brun ténébreux en désignant Fares du doigt ce qui lui déclenche enfin un léger sourire accompagné d'un petit hochement de tête.
— Tiens, prends, dit Fares en lui tendant sa carte. Au cas où quelque chose te revienne.

Les deux hommes se tutoient maintenant depuis un moment sans même s'en être rendu compte :
— Ouah, j'ai ton phone ? Ça peut être dangereux tu sais ?
— Arrête tes conneries… Et ne la laisse pas traîner.

Fares et Jordan avalent leur whisky et se lèvent péniblement de leur tabouret de bar.

Ils traversent à nouveau la boîte en sens inverse et, aussi incroyable que cela puisse paraître, la foule a encore grossi. C'est à peine si l'on peut avancer dans cette ambiance où la musique presque violente et les gesticulations donnent des haut-le-cœur à Fares :
— Putain, je crois que j'en ai un coup dans les carreaux !
— Viens, j'te raccompagne. En tout bien tout honneur ironise Jordan en lui mettant la main sur l'épaule !
— Ta gueule Jordan ! balance Fares mort de rire et content de lui.

Ils avancent tant bien que mal vers la sortie quand Fares se fait violemment bousculer :

— Ça ne va pas non ? Tu ne peux pas faire attention ? vocifère-t-il en fixant son assaillant avec des yeux de pitbull.
— Excuse me, I'm sorry !
— Ce n'est pas possible, viens, on se tire, parce que là, ça commence à me gaver !

Henri compose fébrilement un numéro sur son portable :
— Vas-y, décroche, décroche !

Le téléphone de Fares se met à vibrer dans la poche de poitrine de sa chemise. Il arrive tant bien que mal à le sortir dans cette bousculade et ce brouhaha infernal.
— Fares, c'est lui !
— Quoi ? Je n'entends rien, bordel !

Il colle son téléphone sur son oreille en appuyant très fort :
— Fares, c'est moi Henri… C'est lui, c'est lui !
— Qui lui ?
— Le mec qui vient de te bousculer, c'est lui ! C'est celui qui est parti avec Alexis la dernière fois !
— Ce n'est pas possible ? Il est où, tu le vois de ton bar ?
— Oui magne-toi, il est dans le couloir qui mène à la sortie.

Fares hurle à Jordan :
— Le mec qui vient de me bousculer, faut le rattraper, il est en train de sortir de la boîte.

Fares et Jordan ne prennent plus de gants maintenant. En exhibant leur carte de Police, ils avancent, bousculent et poussent sous les insultes :
— Dégagez, poussez-vous, Police, dégagez, casse-toi !

Après quelques minutes, ils parviennent enfin à la sortie et courent dans la rue. Fares hurle :
— Tu le vois ?
— Non !

Il remonte la rue à droite en courant comme un dératé tandis que Jordan fait de même dans le sens opposé. Personne ! L'homme a disparu, comme envolé dans la nuit. Après une bonne centaine de mètres, Fares stoppe. Courbé en avant, les mains sur les genoux, il semble maintenant avoir très vite dessoûlé :

— Merde, merde, MEEERDE ! Il se retourne et interroge Jordan qui revient sur ses pas. Alors ?

— Rien, envolé.

— Ce n'est pas possible ? !

— Il est sûrement parti en voiture, quelqu'un l'attendait, c'est la seule solution.

— Ouais, tu as raison. Quand je pense qu'il était là, on l'avait sous la main !

Jordan, fataliste :

— Bon, ça ne sert à rien de se mettre la rate au court-bouillon, on ne sait même pas s'il a quelque chose à voir avec la mort d'Alexis ?

Fares, très énervé, tourne en rond sur place les deux mains derrière la tête :

— Ah tu trouves, toi ? C'est le dernier à avoir vu le môme en vie, il repart avec lui et on le retrouve le crâne fracassé et une balle dans la poitrine dans une chambre d'hôtel. J'aurais quand même été très curieux de connaître son emploi du temps ce soir-là à celui-là ! Je ne sais pas ce qu'il te faut ? Tu parles d'un flic ! Je vais finir par regretter que l'on t'ait refilé le dossier !

Vexé et essoufflé, Jordan préfère ne pas répondre. Après plusieurs secondes de silence, Fares réalise :

— Excuse-moi, je ne pensais pas ce que j'ai dit. J'suis con parfois ! Tu me fais la gueule ?

— Il y a de quoi, non ?

Encore quelques secondes, Fares hésite, puis :

— Allez viens, j'te paye un verre !

— C’est ça ! Et où ? Tout est fermé à cette heure !
— Non, pas le Blue Boy !
— Tu te fous de ma poire, là ? Tu ne veux pas retourner là-dedans, j’espère ?
— Si, on va aller rediscuter un peu avec notre nouveau copain Henri.
— Tu sais que tu es un grand malade, toi ? Avec tous ceux que l’on a bousculés tout à l’heure, c’est sûr, ils vont être très contents de nous revoir !

En se dirigeant vers l’entrée de la boîte Fares pose son bras gauche sur les épaules de Jordan :
— T’inquiète ! Un p’tit bisou ?
— T’es vraiment con, Fares !

Chapitre 8

Comme tous les lundis, à la Brigade, le Commandant Dubreuil réunit son équipe afin de faire le point sur les affaires en cours. Certains sont assis sur l'angle de leur bureau et d'autres restent debout mais tous, sans exception, une bonne douzaine de policiers, tendent l'oreille durant ce briefing important. Pour une fois, Fares est à l'heure. Il sait que l'on va parler de l'affaire de l'Hôtel de La Ferronnerie, Rue Courtalon dans le 1er et surtout du dossier de la mariée du Parc Monceau.

— Où en êtes-vous sur l'Hôtel de La Ferronnerie, Ackermann ? Je sais que vous n'êtes pas en possession du dossier depuis longtemps mais avez-vous avancé ?

— Oui, nous avons du nouveau. Avec le Lieutenant Khazen nous sommes allés au Blue Boy…

Éclat de rire général. Même Dubreuil se laisse aller :

— Vous deviez être mignons, tous les deux !

— Vous étiez habillés comment ? ajoute Joan. J'aurais bien voulu voir ça !

— Très drôle ! lance Fares un peu énervé.

Le Commandant Dubreuil se reprend et demande subitement :

— Mais qu'est-ce que Khazen foutait avec vous ? Si je vous ai donné le dossier, c'est pour le libérer, afin qu'il bosse sur l'affaire de la mariée !

Tout le monde fait semblant de gober le mensonge du Commandant sachant pertinemment qu'il lui avait déjà retiré l'affaire avant même que celle du parc Monceau n'arrive.

— C'est moi qui lui ai demandé de venir !

Jordan a une sale manie, il parle toujours trop vite et réfléchit après. En règle générale, c'est pour protéger ses collègues mais le résultat est toujours pire que s'il n'avait rien dit. Pour recadrer les troupes et faire cesser les ricanements, le Commandant Dubreuil intervient :

— Bon, allez, un peu de sérieux. Et pourquoi cette boîte ? Quel est le lien avec la victime ?

Voulant éviter une nouvelle gaffe de Jordan, Fares répond :

— La victime avait un tampon sur la main, vous savez celui que l'on appose quand on entre dans une boîte et qui permet de sortir fumer une clope dehors et d'entrer à nouveau.

— Et vous connaissiez ce tampon ?

— Bah oui, c'est normal, avec Jordan, ils vont régulièrement là-bas ! lance un autre policier.

— Bon, ça suffit ! rétorque Dubreuil, alors ?

Fares visiblement ennuyé, se racle la gorge :

— On a eu de la chance, Jordan a fait des recherches sur Internet

Pour éviter d'autres questions, il enchaîne :

— Ensuite, le barman a reconnu la victime sur la photo, mais il ne connaît que son prénom : Alexis. Ça nous permet tout de même d'inscrire quelque chose sous la photo au tableau.

C'est ce que fait immédiatement le Commandant Dubreuil :

— Quoi d'autre ?

Cette fois, c'est Jordan qui reprend :

— Pour l'hôtel, le meurtrier s'est fait enregistrer sous le nom de Kevin Barnes. Nous avons appris qu'un soir, Alexis est reparti avec un des clients de la boîte. Bien entendu nous ne pouvons pas savoir si cela correspond

au soir exact du meurtre, et si c'est vraiment avec ce Kevin Barnes, mais d'après le barman cela fait plus d'un mois et cela correspond, ensuite il ne l'a plus jamais revu. Il faut vous dire que le barman faisait une fixette sur le jeune Alexis, il avait même essayé d'obtenir son numéro, mais sans succès. Et quand il l'a vu partir avec un autre mec, ça l'avait un tant soit peu énervé. Par contre, et ça c'est important, il connaît le visage de celui qui est parti avec Alexis.

Avec Jordan, tout le monde se demande combien de temps une gaffe met pour arriver et

— Fares aussi !

— Comment ça, Fares aussi ? lance le Commandant interloqué.

— Vas-y Fares, explique !

Exaspéré, Fares souffle fortement en fermant les yeux :

— Tu me fatigues ! Mais tu me fatigues vraiment !

Puis il se lève d'un coup et dans un débit rapide :

— D'accord ! J'vous préviens, j'vous le fais façon Jordan. Alors, on était assis au bar et on commençait à faire copain-copain avec Henri le barman. Comme il nous avait à la bonne, il nous a offert un verre que nous avons accepté. Puis il nous en a resservi un autre puis un autre… Puis peut-être encore un autre mais pendant ce temps-là, on arrivait quand même à le faire parler et c'est comme ça que l'on a appris tout ce que l'on vient de vous expliquer. Au bout d'un moment, bien entendu, Jordan et moi, on en avait un coup dans les carreaux et quand on a voulu rentrer, en retraversant la boîte, je me suis fait bousculer grave par un mec, j'allais le taper mais il s'est excusé et c'est à ce moment qu'Henri m'a téléphoné, parce que je lui avais laissé ma carte et il m'a dit que c'était lui, il venait de le reconnaître.

Les yeux écarquillés et la bouche entrouverte, le Commandant Dubreuil, au bord de l'étranglement, réussit à intervenir :
— Qui lui ?
— Faut suivre, ce n'est pourtant pas compliqué !
Joan tombe sur sa chaise, médusée. Fares continue :

— Celui qui était parti avec Alexis ! Vous le croyez, il était là, en même temps que nous dans la boîte et il était en train de partir. Seulement avec la foule, le temps qu'on arrive à s'extirper, il s'était fait la belle.
— Et alors ? interroge Dubreuil voulant connaître la suite :
— Alors quoi ? J'avais tellement les boules qu'on est retourné dans la boîte avec Jordan. Et après j'me rappelle plus.

Joan fait semblant de s'évanouir sur sa chaise. Plus personne ne pipe mot et Dubreuil ordonne, tout en écrivant sur le tableau, les derniers éléments de l'enquête :
— Faites venir le barman et établissez un portrait-robot. Letourneur, je veux un appel à témoin. Vous ferez publier dans la presse la photo d'Alexis.
— Pourquoi Joan, je peux le faire Commandant ?
— Ne la ramenez pas Ackermann, surtout, ne la ramenez pas ! Nous passons à l'affaire du Parc Monceau, je vous écoute, Letourneur.

Joan s'avance vers le tableau et à voix très basse en passant à côté de Fares :
— T'es vraiment un grand malade mais j't'adore !

Joan est une jolie fille au corps bien fait, pas mince, non, mais pulpeuse et avec ses mètres soixante-huit, ses cheveux blond foncé, mi-longs, souvent attachés, elle a un petit air de garçon manqué, dû certainement à sa profession. Intelligente et vive, entourée d'hommes, elle ne se laisse pas marcher sur les pieds et a même un certain

sens de la repartie. Ses grands yeux bleu vert lui confèrent un regard profond où l'on aimerait bien se noyer. Évidemment, la tenue vestimentaire va avec le personnage, tee-shirts larges ou chemises d'homme, jeans slim, avec cependant un détail qu'elle ne néglige jamais, les chaussures dont elle ne sait pas, elle-même, combien elle en possède de paires. Elle se dirige vers le tableau :

— Jolies pompes Joan !

Sans même se retourner, elle lâche :

— Écrase Charlie ! Et baisse les yeux ! Mes escarpins sont au ras du sol, pas où tu regardes en ce moment !

Il faut dire que son binôme finit par déteindre sur son caractère et le fait de passer le plus clair de son temps avec Fares lui confère des circonstances atténuantes ! Malgré tout, dès que Joan replonge dans son travail, elle devient une véritable professionnelle, méticuleuse, acharnée, perspicace et intelligente dont le sérieux de ses raisonnements force le respect et n'échappe à personne.

— Les résultats de l'autopsie nous sont parvenus. Vous connaissez tous la définition du meurtrier en série. Pourquoi j'attire votre attention sur ce terme maintenant car certains objecteront que pour le moment, grand merci, nous n'avons qu'un seul meurtre. C'est vrai ! Mais si vous vous penchez de plus près sur l'avis des spécialistes, notre crime se rapproche énormément, même s'il n'y en a qu'un, des façons d'opérer pulsionnelles de ce genre de criminels. Bon, je ne vais pas vous refaire un cours magistral mais comme vous le savez, on classe comme meurtrier en série quelqu'un qui a commis au moins trois meurtres mais aujourd'hui il est admis par certains criminologues que ce n'est pas la quantité mais la motivation, les fantasmes et surtout le passage à l'acte avec une violence sexualisée qui fait dire que l'on peut devenir meurtrier en série dès le premier meurtre. J'ai bien peur

que dans notre cas, c'est ce qui soit à envisager. Les faits se rapprochent tellement de cette définition que j'ai bien peur que nous soyons à l'aube de jours funestes et que bientôt malheureusement, d'autres meurtres viennent s'ajouter au tableau de service.

— Oui mais nous n'en sommes pas encore là Letourneur, interrompt le commandant Dubreuil. On ne va pas faire appel au Département des Sciences Comportementales de la Gendarmerie pour le moment, avec un seul meurtre, on nous rirait au nez.

— Certes, Commandant, mais l'autopsie est formelle, la façon de procéder est absolument identique à ce type de meurtre. Nous n'avons pas affaire ici à un assassinat que je qualifierais de classique, comme une vengeance, un meurtre passionnel ou un homicide involontaire, non, là, tout est calculé, déterminé, comme dans un rituel, avec une mise en scène précise, et c'est ce qui est effrayant. Croyez-moi Commandant, il va y avoir une suite. Alors, où en sommes-nous Fares et moi ? fait-elle en regardant son coéquipier, comme pour le remettre en selle. Tu veux continuer Fares ? avec votre permission, Commandant.

Dubreuil acquiesce d'un regard et Fares s'avance jusqu'au tableau :

— Je pense que Joan a raison. Nous avons eu la chance d'avoir un témoin qui a relevé la plaque de la camionnette garée dans le parc le soir du meurtre et nous pensions qu'il s'agissait d'un véhicule loué mais non, il a été déclaré volé et retrouvé par la police municipale. Après investigation, aucune empreinte exploitable, tout a été méticuleusement nettoyé, sauf l'arrière, comme si le tueur se moquait que l'on retrouve des indices, comme le sang de la mariée, ce qui fut le cas. Mais quant à d'éventuelles empreintes, comme je vous l'ai déjà dit,

rien ! Plus d'outils à l'intérieur, ni la brouette avec laquelle, l'homme déguisé en jardinier, selon les dires d'un témoin, a transporté le corps dans le parc. Concernant la victime elle-même, le commissariat du 17e a enregistré une déposition pour *disparition inquiétante* dimanche dernier, vers midi. Il s'agit bien d'une mariée, disparue vers les six heures du matin, c'est-à-dire la nuit de son mariage il y a une semaine maintenant. Après avoir contacté le commissariat du 17 et fourni nos éléments, nous ne pouvons plus parler malheureusement de l'article 112 du Code civil puisque la victime a été formellement identifiée par la famille cette semaine à l'institut médico-légal. Nous pouvons ajouter son nom au tableau sous la photo que la famille a bien voulu nous fournir : Mélanie Drouin, c'est son nom de jeune fille. Son nom de mariée est De Saillancourt. Nous devons rencontrer les familles, ici, demain matin à neuf heures et demie. Bien entendu, nous vous tiendrons informés de tous nouveaux éléments ou révélations que nous espérons engranger. Voilà, c'est tout pour le moment.

— Ces deux affaires sont prioritaires, alors tout le monde collabore. Au travail ! ordonne Dubreuil avant de retourner dans son bureau. Et dossier complet au Proc, comme d'habitude !

Vous n'irez pas tous au Paradis

Max Heratz

THRILLER

Vous ne connaissez pas Leybent, petite ville des environs de Wichita ? Le FBI non plus n'en avait jamais entendu parler jusqu'au déchaînement de violence qui ébranla la quiétude des habitants de cette Amérique des grandes plaines. Secrets et chantages étant soigneusement gardés, nul ne s'attendait à ce déluge. Très vite cette paisible bourgade montre un nouveau visage avec l'émergence de violence, drogue, prostitution et bien pire encore. Le chaos s'installe lorsque l'agent fédéral David Renay et son équipe découvrent à la ferme maudite un corps atrocement mutilé dans une démoniaque mise en scène.

Ce livre relate la naissance d'un des plus grands tueurs en série de tous les temps. On entre dans sa tête et on devient ses yeux. Glaçant de terreur. Âmes sensibles s'abstenir.

Mettez la parfum

Laurent Mansart

POLAR

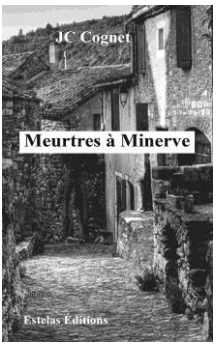
Anaïs est belle et aurait préféré poursuivre sa carrière dans la lingerie fine mais la jeune femme a été prise la main dans le pot de l'ADN. Verdict, la voilà propulsée héritière de la plus grosse fortune du pays. Vous l'aurez compris, ou sinon achetez-vous un connecteur de neurones, ça va barder pour son matricule !

Collés à ses talons aiguilles, elle se retrouve avec un policier bellâtre la protégeant de son corps sculptural, des lieutenants épatants, un tueur à gages limite facho, un pieux danseur de tango, un avocat sans barreau, et un grand-père au passé pas clair. Tout ce petit monde nous entraîne dans une aventure des plus rocambolesques.

Meurtres à Minerve

JC Cognet

POLAR DU TERROIR



Comme chaque année depuis son enfance, Nicole Berthier vient se ressourcer dans le pittoresque village de Minerve. Ce petit lieu Languedocien, préservé, chargé d'histoire, situé entre vignes et garrigues devient subitement le théâtre d'atroces assassinats où des corps mutilés sont retrouvés dans la région non sans rappeler les sévices infligés par Simon de Montfort aux Cathares.

Le lieutenant Béranger à la tête de la brigade de gendarmerie d'Olonzac est malmené par cette affaire qui rebondit jour après jour dans un tourbillon d'aventures. Il n'y fait pas bon y passer ses vacances. Une spirale démoniaque entraîne tous ceux qui tentent de s'en mêler. Plus que jamais, le passé rattrape le présent. De quoi sera fait demain ?

NEWSLETTER

Retrouvez tous ces titres sur notre site,
rubrique Catalogue
estelaseditions.com

Pour suivre notre actualité littéraire, inscrivez-vous à notre **Newsletter** en nous communiquant votre adresse mail à
estelas.editions@gmail.com
Votre adresse restera confidentielle, elle ne sera en aucun cas cédée à des marchands de pubs.

VOUS NE RECEVREZ PAS DE PUB !

Nos mails se font rares (moins d'un par mois) vous ne serez donc pas encombré.

Composition et mise en page Estelas Éditions

Tous droits réservés
©Estelas Éditions
BP 20, 11 800 Trèbes France
estelas.editions@gmail.com
www.estelaseditions.com
Dépôt légal Mars 2019
ISBN : 9791093167718